

Paris, le 22 Avril

1880

Mademoiselle et chère amie,

Vous en sommes donc venus subitement à nous avoir des torts, à nous les reprocher doucement tout en ayant l'air de n'accuser que nous-mêmes, à les exagérer encore par la confession, comme de grands enfants qui ont beaucoup de sympathie les uns pour les autres, qui le savent, mais qui ont négligé une fois par hasard de se le dire suffisamment. ? Alors, je crois que la première fois que nous nous toucherons la main, nous rirons de notre naïveté et je suis sûr que vous me pardonnerez. Car vous avez en effet à me pardonner quelque chose: - Ma prétendue indifférence à l'annonce de votre prochaine arrivée. Hélas! hélas! si vous savez combien vous vous êtes trompé sur mes sentiments! Je ne voulais pas vous caresser de ces choses, car je ne parle de ce qui se passe en moi dans certaines circonstances que lorsqu'on m'y force. Vous m'y forcez, vous me mettez en demeure de m'enlever. Il faut donc que je m'occulte et que je vous fasse juge de cette question: Suis-je aussi coupable que j'en ai l'air? - Jugé.

Après la mort de la jeune fille (15 ans) que j'aimais beaucoup, j'ai été en proie pendant longtemps à un invincible

bouillonnement de sentiments contraires. La fièvre que me causait la disparition de cette petite si gracieuse qui m'était très attachée et qui n'a pas permis, tant qu'elle a conservé la conscience d'elle-même, que je m'éloigne de son lit; la sympathie pour la mère, et cette sympathie combattue par l'horrible pensée que si cette femme, qui dépasse d'ordinaire la moyenne, avait mieux écouté les conseils des médecins, de ma mère, de ma sœur et les miens, la petite vivrait encore. Ajoutez à cela, une irritation insupportable causée par des fatigues horribles. Puis, coup sur coup, et jour après jour le même jour, la lecture de votre lettre qui me marquait votre mécontentement et me laissait clairement voir que je vous avais blessé (vous parlez de « réimpressions »), et ma position remise en question et toute l'assiette de ma vie s'ébranlant sous ~~mon~~ moi; il y avait de quoi désarçonner de plus vaillants que moi. Voici ce qui s'était passé. Mon directeur, en m'adressant de compliments, m'avait demandé de faire le double de ma besogne ordinaire; c'était beaucoup, et j'avais ni même une très modeste compensation financière (le Temps est le journal le plus riche de France). Le directeur m'avait promis de réfléchir à ma demande; puis, subitement, il m'avait annoncé que j'étais remplacé. Il avait trouvé un juif qui lui avait promis de me faire mon travail à tout prix, et comme il n'a d'autre préoccupation que de faire des économies sur son personnel, tout en gagnant lui-même des millions, il avait accepté avec enthousiasme.

me le juif. Depuis, je fais autre chose au journal, des articles
qui ne m'intéressent pas; on m'a même, non plus de compliments,
mais de corvées, et on me fait comprendre que j'ai le choix de
me remettre ou de me démettre. Je fais des démarches pour me
carrer ailleurs, et je ne réussis pas. Les journaux propres sont
rares, et ceux qui le sont ne peuvent pas, à volonté, faire un
sort à quelqu'un que sa situation force à avoir quelque position.
Représentez-vous maintenant mes sentiments que je dois
éprouver pour l'homme qui est mon supérieur et qui me traite
de la sorte après 10 ans de services rendus au journal; représentez-
vous la tristesse de ma mère et de ma sœur; mon état
de fatigue physique et d'affaiblissement moral; le souvenir de toutes
les anciennes catastrophes que tous ces nouveaux événements
révellaient si cruellement, le sentiment de la vanité de tous
mes efforts, le dégoût de la vie qui me reprenait plus violen-
ment que jamais, et dites-moi si en faisant effort pour arri-
ver à ne rien vous dire de tout cela, de peur de vous affliger,
je ne vous ai pas donné une preuve d'amitié plus grande que
si je vous avais dit hypocritement: Arrivez, mais arrivez
donc, je serai heureux de vous voir enfin; je serai à votre
disposition, frais, dispos, rayonnant, je tenterai de vous rendre
votre séjour agréable etc. Hélas, je ne puis presque rien vous
dire de tout cela. Je serai sans doute heureux de vous voir,
je n'en serais d'ailleurs ridicule en vous insistant sur une chose
que vous savez, que vous devez sentir ou pressentir; mais je

serai très affligé de me précéder à vous dans les circonstances
où je suis et avec la certitude de ne pas pouvoir vous être agréable.

Maintenant, si vous le voulez, laissons cela. Nous sommes d'anciens
amis, nous causerons, et nous nous entendrons. Toutes les malentendus
que contient votre lettre se dissiperont. Dites-moi ce que vous attendez une
seule chose, une chose que Madame de Noort a également de la peine
à comprendre: je suis un pauvre vieillard terriblement et perpétuellement
maltraité par la vie et qui n'a pas toujours aimé de sérieux pour
être galant, aimable et assidu cavalier. Je suis un chevalier de la
Frische figure qui se tait et se cache, lorsqu'il se sent avoué, et je le
suis souvent.

J'ai lu votre lettre ce soir à huit heures. cinq minutes après,
ma sœur s'écrit à une Dame qui loue des chambres et qui
donne pension, (une bonne pension), et lui demandait ses prix.
Demain, j'ai ces renseignements dans un hôtel où habite
ordinairement un de mes parents lorsqu'il vient à Paris. Je pense
que vous recevrez mardi ou mercredi un petit mot où je vous en
drai compte de l'état de ces petites recherches. Je vois cependant que
vous ferez bien de ne revenir qu'à la dernière extrémité à vous
rapprocher de M^{me} de Noort: es waere heimlicher Feind sie beide.

Pour aujourd'hui, laissez-moi seulement ajouter que vous avez
joint un nouveau titre à ma reconnaissance en me donnant des
conseils relatifs à ce titre de mon ouvrage. Je sais ce que je vous
dois, et je le sens vivement, alors même que je l'exprime faiblement.

Croyez-moi toujours à vous affectueusement et respectueusement

Alfred Marchand.

